

A LA BRUNANTE.

CONTES ET RÉCITS

PAR FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

MON AMI JEAN.

(Suite.)

Un jour, il fallut dire adieu à toutes ces voluptés et à toutes ces innocences. Nos mères nous annonçèrent mystérieusement que bientôt nous allions devenir des hommes, et le soir, en famille, on se mit à parler gravement de notre première communion.

Nos pieuses mamans, pour être plus certaines de nous, nous confièrent alors aux Frères de la Doctrine Chrétienne. Ils avaient une maison en dehors de la porte St. Jean de Québec; la règle n'y était pas trop sévère, et comme les fenêtres de la classe donnaient sur le glacis des fortifications de la ville, bien des fois les yeux de Jean et les miens se rencontraient distraits, sur ces pelouses veloutées où les enfants des soldats jouaient tout à leur aise, aux barres, à la balle, à l'attaque. Certes, les petits oiseaux en cage aiment bien à voir voler et à entendre gazouiller leurs frères du nuage ou du bois: nos esprits faisaient comme eux, ils s'attachaient à suivre les ébats de la gente libre, et comme la leçon ne s'apprenait guère, pendant ces minutes de rêveries, les pensums nous arrivaient à tire-d'aile. Nous les faisons gaiement, et le lendemain cela recommençait, jusqu'à ce que la note nouvelle s'en vint nous dire, comme d'habitude:

—Travail assez bien, mais dissipé en classe.

Alors, on donnait un coup d'épaule pendant une semaine. Nous rattrapions les autres, et c'est ainsi que nous répondimes merveilleusement au catéchisme et que nous fimes une bonne première communion.

Par ici, par là, on avait bien un tant soit peu regretté la marre aux canards, Julie, les noisettes, les diners sur l'herbe, Joséphine, mais pour être homme, il ne fallait pas trop songer à ces choses qui étaient si douces à penser, et nous nous appliquions à connaître Lhomond à fond, jusqu'aux participes exclusivement. L'addition, la soustraction, la multiplication et la division, n'avaient plus de secrets pour nous: on prononçait à merveille le *th* anglais, et toute cette immense érudition nous avait fait trouver mûrs pour le Séminaire de Québec.

Là, notre cours classique s'était fait comme à l'ordinaire. Jean était trop méthodique pour se permettre de sauter une classe, et moi, si j'aimais la gymnastique, j'avais celle-là en horreur.

Clopin-clopant, on se suivait ainsi d'années en années, et quand les vacances arrivaient gaiement au bout de l'an, Jean, Julie, Joséphine et moi, nous passions nos veillées à dessiner, à faire de la musique, à rire et à causer joyeusement.

Parfois, la grande Julie et monsieur Jean se hazardaient à parler du bon *vieux temps*, comme si déjà, ils eussent été des vieillards, mais Joséphine allait se mettre au piano et chantait:

V'la l'bon vent,
V'la l'joli vent,
V'la l'bon vent,
Ma mie m'appelle.
V'la l'bon vent,
V'la l'joli vent,
V'la l'bon vent,
Ma mie m'attend!

Chacun alors se regardait en souriant. On se sentait si heureux de vivre, et puis partout où l'œil s'en allait errer sur les étendues de la vie, il n'entrevoit que joies, fleurs, soleil et parfums. La meilleure preuve n'était-elle pas tous ces fragments de bonheur qui gisaient déjà sur les roses effeuillées de notre chemin? Alors chacun faisait chorus à la belle chanteuse, et nous disions follement:

V'la l'bon vent!
V'la l'joli vent!

A nous quatre nous avions, vers cette époque, chacun dix-sept ans, et pour l'âme épanouie, se souvenir alors, c'est chanter!

II.

SE SOUVENIR, C'EST AIMER.

De toute éternité, Joséphine était privilégiée pour le bonheur; aussi mourut-elle le sourire aux lèvres, l'inexpérience au cœur, dès le début de sa dix-neuvième année. La vie n'avait été qu'une fête pour elle, et elle s'endormait avec la conviction qu'elle ne laissait que des heures en ce monde.

Ce départ m'attrista longuement, et ce fut là ma première peine.

Il est vrai de dire que Jean éprouva tous les trésors de consolation qu'il y avait au fond de son cœur, mais depuis, il m'est toujours resté quelque chose de l'immense chagrin que j'avais alors.

Que voulez-vous, nos premiers morts ne s'oublient pas!

Je l'avoue ingénument, ce qui me mit le plus de deuil dans l'âme, ce fut de voir mon ami Jean si heureux auprès de sa Julie.

Nos études terminées, Jean s'était décidé à cultiver la terre de son père: moi j'avais choisi le droit, et je travaillais chez l'avocat de notre village.

Chaque soir, après la veillée, nous nous réu-

nissions ensemble dans une petite chambre que j'habitais alors. Là, nous fumions doucement nos pipes tout en causant entre nous, et nous nous laissions aller à la douce quiétude que laisse toujours derrière elle la conviction de la tâche quotidienne accomplie.

Qu'on pouvait dire ces causeries? oh! mon Dieu, elles sont loin, maintenant, et il me serait bien difficile de vous les rappeler sans m'attendrir! Elles s'éparpillaient sur tout, sur l'histoire, la poésie, l'art, les lettres, la religion, le bien-être de la patrie.

A cette époque, nous étions jeunes, forts, enthousiastes. Les hommes nous semblaient faits pour s'aimer les uns les autres, et riches de cette inexpérience, nos idées allaient, effleurant chaque chose du bout de l'aile et en extrayant les sucs les plus purs et les plus parfumés.

Depuis, ces pauvres papillons se sont brûlés les antennes aux feux de la méchanceté et de l'égoïsme. Ils ne volent plus, ils rampent, mais il en était ainsi autrefois. Ils planaient haut, très-haut: ils butinaient du meilleur, et puisque c'était comme cela, il me faut bien vous le dire.

Jean était beaucoup plus poète que moi, et si aujourd'hui je parle tant bien que mal de son imagination d'artiste, c'est que ses longues conversations qu'il ne cessait de trouver sur le beau, l'idéal et l'immortalité du talent, se sont un peu déteintes sur moi. Si on l'exigeait, j'écrirais même tout un volume de ce qui m'en reste, mais avant, il me faut continuer ce récit, et maintenant j'irai jusqu'au bout sans me laisser détourner par tout ce que l'aimable souvenir de mon ami me chuchote encore à l'oreille.

Un soir donc, il entra tout en nage chez moi, et sans transition, s'asseyant brusquement sur mon lit, il me dit:

—C'en est fait, Henri! j'aime Julie et je donnerais tout au monde pour savoir ce que son cœur pense de moi!

Ce que son cœur pensait de lui! mais mon pauvre Jean, il ne fallait pas être bien malin pour le deviner, car depuis longtemps, je voyais ces deux amours naître et grandir au fond de leurs âmes.

Involontairement, je songeai alors à ma Joséphine, et mes yeux se gonflèrent:

—Si elle eut vécu, me disai-je, il en aurait été ainsi!

Pourtant, j'eus la force de me contenir et je repris tranquillement:

—Mais elle t'aime, Jean, elle t'aime!

J'allais suffoquer.

Lui, le pauvre garçon s'en aperçut, et me prenant par la main comme lorsque nous étions enfants, il me dit tristement:

—Voyons, Henri, il faut me pardonner, car je n'aurais pas dû parler de ces choses. Je suis fou de t'avoir fait mal comme ça.

A partir de ce soir-là, je fermai résolument les yeux pour ne pas voir ce que ces amoureux se chuchotaient entre eux. Pothier était un excellent refuge: je m'y enfonçai à tête perdue, et pendant ce temps-là l'amour filait au-dessus de la tête calme et serene de Jean, les plus soyeux écheveaux de sa quenouille dorée. Tout cela, je le savais: même je ne cessais d'y penser tout en griffonnant de la procédure, mais je chassais au plus vite ces idées qui, à chaque instant du jour, venaient et revenaient me rougir les yeux.

Pourtant, un jour, je les vis passer sous mes fenêtres. Jean était si heureux, Julie si souriante, que je ne pus m'empêcher de me trouver égoïste.

Après tout, le malheur de l'un devait-il réagir ainsi sur le bonheur de l'autre?

Dès cet instant de réflexion, je compris que j'étais dompté, et insensiblement je me sentis devenir plus raisonnable.

Ce fut même moi qui commençai à parler de sa belle Julie à l'ami Jean, et je vis bien à l'éclair qu'il passa dans ses yeux, tout le plaisir qu'il ressentait à m'entendre causer ainsi. A nous deux, nous nous mettions en voyage; nous explorions tout à notre aise ce petit cœur de fiancée, si plein de bonnes qualités et de douce affection. A chaque instant, c'était des découvertes qui nous faisaient bondir d'aise, et cela me fit prendre tellement l'habitude de Julie, que je m'étais presque mis en tête qu'elle était ma sœur.

Cela dura jusqu'au jour où Jean s'en vint m'annoncer d'une voix toute émue:

—Henri, c'est dans trois semaines que se fera la noce!

Alors, je sentis ma poitrine se serrer comme la première fois, et je vis bien qu'une parcelle de l'âme de ma morte chérie y vivait encore.

Jean, comme toutes les natures d'artistes, ne savait pas avoir d'ordre, ce qui était pourtant bien essentiel pour la conduite de sa ferme. En mourant, son père la lui avait léguée grevée d'une hypothèque assez lourde, et c'était tout ce qu'il pouvait faire, lorsqu'à la Saint-Sylvestre, il parvenait à joindre les deux bouts ensemble.

De son côté, Julie n'apportait pas de dot, et force me fallut de prendre en main les affaires de l'ami Jean.

Nous y travaillâmes pendant deux semaines, et quand tout fut tiré au clair, j'arrivai à la conclusion qu'il lui restait cinquante louis de revenus.

A la campagne on vit honnêtement avec cela, mais à la condition de retrancher tout ce superflu qui est une nécessité pour l'intelligence. Il ne faut s'occuper que de la bête, et Jean le

comprit si bien, qu'il ne voulut pas entendre parler de laisser entrer livres et journaux sur le compte de ses dépenses mensuelles.

—Bah! me répondit-il, je trouverai le moyen d'avoir ceux de M. le curé. Il est complaisant et me prètera les siens. Puis, après tout, qu'importent le monde et ses nouvelles menteuses, pourvu que j'aie la conscience tranquille et que ma femme soit heureuse, voilà le principal!

L'amour l'aveuglait! pour lui, il n'y avait plus rien au-delà, et m'est avis qu'il avait raison.

Jean partit pour la ville. Il avait enroulé, avec soin, ses économies dans le coin de son mouchoir, et il s'en allait acheter son anneau de fiançailles et son modeste cadeau de noces.

Ses économies! pauvre ami, maintenant, en écrivant ces lignes, je me rappelle que depuis plus de deux mois, il s'était abstenu de fumer. Chez lui, c'était déjà les privations qui se frayaient lentement un chemin au travers de sa vie.

Je revois d'ici les joies enfantines de Jean, lorsqu'il étala orgueilleusement sur sa table de garçon, toute la charmante pacotille qu'il avait rapportée de son excursion. C'était une parure en or, et bien qu'il n'y en eût que pour la modique somme de vingt-cinq dollars, jamais corbeille de noce fut plus modeste et mieux choisie.

Le lundi suivant, ils étaient mariés, et au déjeuner qui suivit la messe nuptiale, Jean me disait joyeusement:

—Sans l'amour, vois-tu Henri, la vie n'est rien. Tu goûteras ces choses là plus tard, et alors tu sauras me dire, en regardant amoureuxment ta petite femme que pour mieux se souvenir, il faut avoir aimé.

III.

SE SOUVENIR, C'EST PLEURER.

Depuis trois ans, Jean vivait heureux. Il avait deux enfants, et sa femme se montrait toujours pieuse, bonne ménagère et toute pleine de dévouement. Quant à lui ses goûts n'avaient pas changé; c'était bien ce même Jean tel que je l'avais aimé autrefois, avec cette nature ardente sans cesse passionnée pour l'art et pour le beau. Mais, à certaines heures une secrète tristesse l'empoignait; alors, j'essayais de le faire causer, mais il se refermait dans ces monosyllabes discrets et polis qui font dérailler toute confiance.

Un jour il fallut bien tout m'avouer. La petite rente mensuelle ne suffisait plus pour rencontrer les gros intérêts de l'hypothèque, et la terre de Jean allait être vendue aux enchères publiques.

Que faire en pareille circonstance? Jean n'avait pas le sou, moi j'étais sans crédit, et ce que les prêteurs d'argent veulent ce sont de bonnes garanties et de solides endosseurs.

La terre paternelle s'émietta donc sous la main du shérif.

Julie avait été prévenue. En bonne et courageuse femme qu'elle était, elle accepta cette épreuve avec résignation, et comme Jean lui disait:

—Gagnons les Etats-Unis! on dit qu'il y a de l'argent à faire pour quiconque s'y montre honnête et industrieux.

Elle répondit:

—Avec toi Jean, j'irais au bout du monde. Je sais coudre, je me ferai modiste.

—Et toi?... fit-elle, après une pause.

—Moi!... je ferai l'école, je travaillerai à n'importe quoi. Là-bas, je ne suis pas connu, je ferai de tout ce qui est honnête, pourvu que je te sente auprès de moi.

Ce fut encore là, une terrible émotion pour moi, mais bientôt je dus faire comme eux. J'allais au Mexique où je fis deux ans, et pendant ce temps là Jean travailla dur, Julie aussi, et le pain quotidien leur parvenait. Mais c'était tout juste, paraît-il, car les deux enfants tombèrent malades de la scarlatine. Comme ce malheur était arrivé l'hiver, il fallait d'abord tenir le poêle toujours chaud, puis payer les soins du médecin et aller acheter les remèdes chez le pharmacien.

Il passa ainsi plus d'une journée de salaire, et peut-être n'aurait-on pas songé à se plaindre, car après tout c'était l'épreuve du bon Dieu, mais les larmes longtemps contenues, jaillirent, quand il fallut porter ces chers petits enfants au cimetière, et la peine jointe au travail excessif finirent par faire prendre le lit à la pauvre Julie.

Dès les premiers jours de cette nouvelle angoisse, Jean quitta l'enseignement et s'en alla demander de l'ouvrage à un maître menuisier. Celui-ci lui offrit deux dollars par jour; c'était presque l'aisance, mais mon pauvre ami n'avait pas l'habitude du rabot, et son bourgeois ne le trouvant pas assez habile, le congédia en lui confiant quelques desseins de meubles à exécuter.

Cela le fit vivre pendant quelques mois, et lui permit de soigner Julie, sans quitter la maison.

Un jour les commandes manquèrent, et alors, comme il n'y avait plus qu'une ressource, Jean songea à l'hôpital.

Julie y entra donc, souriante et résignée pour ne pas trop désespérer son mari. Au fond, la pauvre enfant savait que tout était perdu, car ses poumons commençaient à s'en aller.

A Continuer.

TRISTE ACCIDENT A ST. GABRIEL DE BRANDON.

Le 20 du mois dernier, le feu prit à la maison d'un nommé Norbert. Le Français, pendant que ce dernier était à travailler aux chantiers de la rivière Mastigoche. Au moment où les flammes activées par un vent violent, envahirent la maison, la mère et la fille de LeFrançais s'y trouvaient; la première put se sauver, mais horriblement brûlée à la figure; la jeune fille fut arrachée à l'incendie dans un état vraiment pitoyable, son corps est couvert de brûlures et on désespère de sauver ses jours.

L'origine de ce sinistre est une imprudence malheureusement trop commune aux habitants de nos campagnes; pendant que l'on faisait chauffer sur le poêle du lin que l'on voulait brayer, une étincelle s'y communiquea et alluma l'incendie que l'on a aujourd'hui à déplorer.

LeFrançais est un cultivateur laborieux qui s'était acquis une position assez à l'aise. Malheureusement, cet accident, en détruisant une maison qu'il s'était récemment bâtie, tous ses meubles et hardes de corps, ainsi que tout le produit de sa dernière récolte qui était dans son grenier, change beaucoup sa position. —*Messenger de Sorel.*

La méthode suivie pour régler les Horloges, les Pendules ou les montres, suppose la connaissance du midi *vrai* et de la différence qui existe entre midi *vrai* et midi *moyen*.

10.

DU MIDI VRAI.

Il est midi *vrai*, quand le soleil arrive au plus haut point de sa course sur l'horizon, ce que l'on connaît par l'ombre des objets qui est alors moins longue qu'à tout autre moment de la journée.

Comme il serait difficile, en pratique, de saisir l'instant précis où les ombres atteignent leur moindre longueur, on a recours pour connaître midi *vrai* à une *méridienne*.

10. On prend une planche bien dressée, d'un pied carré environ, et l'on fixe à son centre une tige peu élevée—une forte épingle, par exemple—de manière qu'elle ne penche d'aucun côté.

20. On place cette planche *bien de niveau*, dans un lieu exposé, matin et soir, au soleil.

30. Le matin, vers les neuf heures, on marque l'endroit où s'arrête l'extrémité de l'ombre de la tige et l'on en fait autant le soir quand cette ombre a repris exactement la même longueur, ce qui arrive vers les trois heures.

40. Enfin on trace, à partir du pied de la tige, une ligne qui passe à égale distance des deux marques et cette ligne est la *méridienne* cherchée. Toutes les fois que l'ombre de la tige coïncidera avec elle, il sera midi *vrai*.

NOTA BENE:—Pour rendre plus facile l'opération du No. 3, on a coutume de tracer sur la planche, en prenant pour centre le pied de la tige, une ou plusieurs circonférences. Il est évident que l'ombre à la même longueur aux deux moments du matin et du soir où son extrémité atteint une de ces circonférences, et c'est alors qu'on fait les deux marques dont on a parlé.

Lorsqu'on a une *méridienne* tracée d'après la méthode précédente, rien n'est plus facile que d'en faire d'autres sur la façade d'une maison tournée vers le sud. Il suffit pour cela de tirer une ligne dans la direction que suit l'ombre de l'angle d'une porte, d'une croisée ou de toute autre objet bien vertical au moment du midi *vrai*; cette ligne sera-elle-même une *méridienne*.

10.

DE LA DIFFÉRENCE QUI EXISTE ENTRE MIDI VRAI ET MIDI MOYEN.

Le mouvement du soleil n'étant pas uniforme, il ne s'écoule pas toujours le même intervalle entre deux midis vrais consécutifs. De là résultent des heures d'inégale durée et dont on ne pourrait suivre les variations qu'au moyen d'un mécanisme extrêmement compliqué.

A raison de cette difficulté on a adopté, pour les usages de la vie civile, un jour de longueur intermédiaire entre les différents jours solaires qui composent l'année. Ce jour *moyen* a été divisé en vingt-quatre parties égales appelées *heures moyennes* et ce sont ces heures là que doivent marquer nos Horloges.

On comprend par ce qui précède que midi *moyen* devra être tantôt en avance et tantôt en retard sur midi *vrai*. La table astronomique qui donne la différence entre l'un et l'autre est connue sous le nom de table de l'équation du temps. C'est d'après cette table que nous avons calculé les chiffres qui vont suivre et qui servent à régler les Horloges.

La seule règle à suivre pour cela est celle-ci: *au moment du midi vrai, placez les aiguilles de votre Horloge sur l'heure indiquée pour le jour de l'année où l'on se trouve.* —*Mé-nerve.*